

La miséricorde, c'est sympa mais cela ne met pas de beurre dans les épinards ! C'est sans doute ce qu'a pensé ce serviteur, héros malheureux de la parabole que nous venons d'entendre : « Certes, mon maître m'a remis avec une immense générosité la dette colossale qui était la mienne (l'équivalent de 300 millions d'euros) ; il m'a sauvé de la prison et a épargné à ma famille la honte et la peine de l'esclavage... Mais je n'en suis pas plus riche pour autant ! Ma dette est effacée mais je n'ai toujours rien en poche... alors que ce compagnon qui passe devant moi et qui me doit cent deniers (environ 4000 euros) : si je le menace, si je le maltraite, si j'envoie sa famille au trou, j'arriverai peut-être à obtenir de lui de quoi me payer quelques falafel et une poignée de dattes... »

Ne soyons tout de même pas trop durs avec ce serviteur car il nous arrive bien souvent de raisonner ainsi : d'oublier les immenses bienfaits de Dieu qui nous a sauvés pour nous ruer uniquement sur les biens immédiats - quitte à y mettre, pour les obtenir, une brutalité, une duplicité, un égoïsme qui nous éloigneront d'autant du bonheur éternel. Chrétiens vivant au milieu des païens, nous risquons fort, en effet, sans même nous en rendre compte, d'adopter petit à petit leurs modes, leurs valeurs, leurs manières de penser. Nous risquons de faire nôtre une erreur, une illusion, un oubli.

L'erreur, c'est de croire que chacun de nous sera nécessairement sauvé. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, quoi qu'il choisisse. Nos contemporains pensent : « le paradis n'existe pas mais j'y aurai forcément ma place. » C'est-à-dire : « tant que je suis en bonne santé, je préfère penser que la vie éternelle n'existe pas car cela m'évite de me poser trop de questions et de m'amener au pied du mur de la conversion ; en revanche quand la mort approche, la mienne ou celle de mes proches, alors, là, tout à coup, le ciel existe et il me sera donné car, voyez-vous, le Bon Dieu est Bon ». Effectivement, Il est bon, comme est bon le maître de la parabole. Pour autant, le serviteur finit livré aux mains des bourreaux, en expiation de sa dette, en paiement pour sa méchanceté. Dieu ne nous sauve pas sans nous, sans conversion du cœur de notre part, sans entrée dans le cycle de la miséricorde : nous recevons la miséricorde, nous exerçons la miséricorde. Croire le contraire est une erreur absolument funeste qui nous fait mépriser la grandeur du Don gratuit de Dieu. Comme ce serviteur oublieux, nous jugeons comme négligeable que Dieu nous ait sauvés, qu'Il nous pardonne tout, dans une incommensurable et désarmante générosité. Nous passons à autre chose, alors que nous devrions nous émerveiller, rendre grâce et nous convertir chaque jour.

Fruit de cette erreur, vient alors l'illusion : puisque le ciel nous est d'emblée acquis, à quoi bon s'intéresser à lui ? Il viendra bien assez tôt pour que nous nous en préoccupions. Laissons-le donc de côté et concentrons-nous sur ce qui en vaut 'vraiment' la peine : les biens de ce monde. Ambition et revanche, jouissance et oisiveté, consommation et réseaux sociaux. Voilà ce qui fera notre bonheur. A l'instar de ce serviteur qui pense que les cent

malheureux deniers que son compagnon lui doit changeront sa vie. Voilà pourquoi il y met tant de hargne et de détermination. Comme nous, qui mettons dix fois, cent fois, mille fois plus d'énergie dans la quête du plaisir immédiat que dans celle du bonheur éternel. Illusion que tout cela... Puisqu'aucun bien créé ne peut nous rendre heureux. Au shoot de plaisir, au « like » d'un instant, succède bien vite le grand vide, que nous cherchons à fuir dans un nouvel écran, un nouvel achat, une nouvelle addiction...

Erreur et illusion. Manquait encore l'oubli : l'oubli de l'immense amour de Dieu pour nous. En pèlerinage à Thierenbach au mois de septembre dernier, j'ai eu l'occasion – en compagnie de mes confrères – de rencontrer le recteur du sanctuaire, curé des villages avoisinants. Il s'était déjà acquitté de cette mission, vingt ans auparavant, et revenait donc en terrain connu. Qu'est-ce donc qui a changé en deux décennies ? L'indifférence. Les gens sont toujours gentils, accueillants pour le curé, disposés à parler et à échanger mais ils sont devenus indifférents à Dieu. Même pas hostiles : ce serait trop beau – cela signifierait qu'il y a encore un intérêt, une passion, un combat. Non... simplement indifférents. Tièdes, plats, mous. Morts. Y a-t-il chose plus terrible que d'être indifférents à la miséricorde ? D'oublier que notre dette, Dieu l'a payée de sa vie. C'est au-delà même de l'erreur que nous évoquions à l'instant (même si les deux choses sont, à coup sûr, liées). Non seulement je crois que je serai nécessairement sauvé, quoi que je fasse ; mais je ne m'intéresse même plus à la manière dont Dieu m'a sauvé. Non seulement, je crois qu'il est naturel et évident que mon maître m'épargne la prison, l'esclavage et la ruine (que je dois pourtant en justice), mais je ne me demande même pas : pourquoi a-t-il été si généreux ? Et je l'oublie, à peine sorti de la salle d'audience.

En ce jour où nous fêtons également saint Luc, l'évangéliste par excellence de la miséricorde, prenons le temps de relire la parabole de ce dimanche. Mais pas n'importe où : devant un crucifix. Prenons trois minutes, cinq minutes pour la méditer de nouveau, face à la croix du Christ, face à Jésus crucifié. C'est pour moi qu'il est allé jusque-là, pour me remettre, par son Amour infini, toute la dette de ma sensualité, de ma duplicité, de ma méchanceté – qui sont autant de manques, de dettes d'amour. Cela n'a rien d'intéressé. C'est purement gratuit. Cela n'a rien d'automatique. Cela demande ma réponse libre, engagée, enthousiaste. La miséricorde, cela ne met pas de beurre dans les épinards mais cela change notre vie. Lorsqu'on ne l'oublie pas.